Publie par la Cie. d'Imp. JOURNAL QUOTIDIEN 414 et 416, Rue Sussex

ABONNEMENT
LE CANADA
Journal Quotidien du Soir.
Un An en Ville ..... $ 4.00
Un An par la Poste .... $ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA VALLEE DE L'OTTAWA
Edition Hebdomadaire du Journal
LE CANADA
ABONNEMENT
Un An en Ville ..... $ 2.00
Un An par la Poste .... $ 1.00

11eme. ANNEE No. 221 OTTAWA, SAMEDI 11 OCTOBRE 1890 LE NUMERO 2 CENTS

Lectures du Soir

LE VIEUX CHIFFONNIER

C'était un très joli et très coquin petit meuble que ce vieux chiffonnier, genre Louis XV, tout de marqueterie souriant par sa mosaïque rose et blanche comme par autant de lèvres joyeuses, avec ses serrures de cuivre doré, aux creux brunis. Il me venait de ma grand'mère, qui elle même le tenait de son aïeul. Je ne jurerais pas qu'il se fût échappé de quelque boudoir de Marly

Eh bien ! jamais chiffonnier ne fut injurié, conspué, maudit aussi impitoyablement que ce cher petit meuble, lorsqu'un matin, en me réveillant, au Pirée, oui, au Pirée (Grèce), je pensai à lui !

Pourquoi, me direz vous, pourquoi ai je passé dans mes cheveux une main fébrile ? Pourquoi me suis je écrié : "Misérable !" Moi ou le chiffonnier ? Pourquoi ? Eh ! parbleu, un homme qui aurait eu l'âme plus grande que la mienne n'aurait pas dû se laisser sur le crâne une seule brindille capillaire. Jugez en :

J'ai été assez heureux, au temps passé, pour être aimé par la plus adorable des femmes. Je ne vous la désignerai pas, fut-ce même par la couleur de ses cheveux. Qu'il vous suffise de savoir que, pendant deux ans, je l'ai appelée "ange adoré", "femme de tous mes rêves", mais qu'au bout de la deuxième année j'ai permis à un de mes amis de me dire, en parlant d'elle :

—Hein ! étais tu assez bête ?

Elle m'a renvoyé mes lettres, en partant pour..... Je n'ai même pas songé à lui faire parvenir les siennes. Et j'ai mis le tout, voilà le fait effrayant, dans un petit tiroir du vieux chiffonnier.

Le vieux chiffonnier est dans ma chambre, ma chambre est au château de ma mère qui est à huit cent lieues d'ici, en pleine Provence ; c'est à dire que, partant précipitamment pour une mission diplomatique, j'ai absolument oublié de détruire ces témoignages charmants d'une liaison qui a été charmante tant qu'elle a duré.

Quand je fis dans les cases de mon cerveau, dans un coin ignoré, cette découverte subite, je bondis de surprise et, disons le mot, de honte. Mon étourderie pouvait compromettre à jamais une femme qui ne m'avait jamais donné aucun droit de méconnaître ainsi le premier devoir d'un galant homme, c'est à dire la discrétion. Ah ! j'fus héroïque : je courus au port, je m'enquis du premier bateau faisant vapeur pour Marseille et, sans rien vouloir écouter que le cri de ma conscience, je m'élançai vers la France. Songez donc ! par moi fait pouvait être troublée toute l'existence d'une femme qui n'avait eu d'autre tort, après tout, que de placer en moi toute confiance ; car, j'en ai la certitude, elle n'a jamais aimé que moi et seul j'ai eu le bonheur, seul j'ai eu le remords d'avoir troublé cette âme placide et candide.

Bref, je fis ce que l'honneur me commandait, et, huit jours après cette effroyable découverte, je sonnais à la grille du château maternel.

Je vous fais grâce des "Quoi ! Toi ! Lui ! Comment ! Si tôt !" qui m'accueillirent à mon arrivée. Elle avait peur qu'il me fût arrivé quelque accident fâcheux ; j'eus toutes les peines du monde à la rassurer. Je m'efforçai de lui rendre mon calme et je pris mon air le plus indifférent pour laisser tomber comme par aventure, ces mots fort naturels.

—Vous seriez bien aimable de faire porter ma valise dans ma chambre.

—Certes, mon cher enfant, tu dois avoir besoin de repos.—Pierre, continua-t-elle en appelant, portez les bagages de mon fils à la chambre bleue.

—Hein ! m'écriai je, à la chambre verte, vous voulez dire ?

—Non, mon enfant, à la chambre bleue.

—Pardonnez-moi, maman, mais c'est la chambre verte qui est ma chambre.....

—Qui était, ne confonds pas.

—Qui donc occupe ma chambre ?

—Tiens, dit ma mère en souriant et en me montrant du doigt la porte qui s'ouvrait, voici l'occupatrice !

—Gabrielle !

Car c'était Gabrielle, ma cousine, la plus charmante, la plus adorable des cousines, d'abondants cheveux blonds, des yeux bleus à rendre des points au ciel, un sourire d'enfant et des dents pareilles à des perles.

Et c'était elle, elle, qui occupait la chambre verte, et qui avait dû fouiller les meubles ! Oh ! oh ! oh ! malheur, trois fois malheur !.....

Elle, gaie, naïve et confiante, me tendit la main, un peu timide—elle était délicieuse ainsi ! et me dit :

—Bonjour, cousin Georges !

J'avoue que ma physionomie devait exprimer l'ahurissement le plus complet. Je la regardais, je voulais deviner dans ses yeux si purs si la dissimulation ne s'était pas tapie dans quelque coin de cette prunelle d'honnête fille. Avait-elle trouvé ? Avait-elle lu ?

Mais quelle calme ! quelle sérénité ! "Bonjour, mon cousin !" rien de plus, rien de moins Et, dans ma main, une petite main fraîche, douce, une main de vierge. Oui, mais quel abîme est plus profond que le cœur d'une femme, a dit le psalmiste. Si elle avait lu ! Le seul moyen de s'en assurer était de pénétrer dans sa chambre.

Sa chambre ! Quelle douce harmonie dans ce mot quand il s'agit du sanctuaire où dort la jeune fille que l'on a connue haute comme ça et qui est devenue la plus..... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ; il faut entrer dans ce sanctuaire..... Je n'oserai jamais !

—Cousin, venez donc voir comme j'ai joliment arrangé votre chambre.

Joie, bonheur, délire ! La naïveté vient en aide à la dépravation. Je suis sauvé ! Elle monte légère et gracieuse Quelle jolie taille ! Et moi, le coupable, je la suis. J'ai presque peur. Mais est-ce que, par hasard, je n'aurais pas quelque émotion particulière ! Non, non, je veux mes lettres, il me faut mes lettres...

Elle est charmante, mon ex chambre, tout de blanc et de bleu habillée.

Elle ne sent plus le cigare. Un lit, un nid chastement caché sous les rideaux qui semblent des ailes de séraphin.

Le vieux chiffonnier, le voilà !

—Chère cousine, un verre d'eau, je vous prie. Voulez vous ? Je meurs de soif.

Elle sourit et regarde la carafe ; j'avais remarqué moi, vieux Satan ! qu'elle était vide.

—Je vais chercher de l'eau.

Elle sort. Je cours au chiffonnier ; voilà le tiroir. J'ose à peine l'ouvrir. Paf ! je l'ouvre. Horreur ! rien ! rien !

Ma cousine est entrée ; elle me donne de l'eau avec une pointe de rhum, elle me montre un album, elle cause. C'est toujours la compagne d'autrefois...

Où sont mes lettres ? Les aurait elle prises, cachées, brûlées ? Ma tête bout ! Je trouve un prétexte et je sors à mon tour.

Sur le palier, je rencontre ma tante. Ah ! la brave bonne tante ! Pourquoi, après m'avoir embrassé, ce petit clignement d'yeux et ce doigt gaiement menaçant ?

—Viens, grand mauvais sujet ! me dit elle.

Elle m'entraîne dans sa chambre, ouvre un tiroir en tire un paquet de lettres.

—Qu'est ce que cela, garnement ?

Terre et cieux ! ce sont mes lettres !

—Par bonheur, continua t-elle, je me suis dit, moi qui ai quelque expérience des hommes et des choses, qu'avant d'installer une jeune fille dans la chambre naguère occupée par un garçon de ton âge, il était bon d'y passer une revue soigneuse, et bien m'en a pris.

Je me jette à son cou, je l'embrasse et je lui avoue tout. Je suis content !

Huit jours se passent. Un matin en me levant, dans la chambre bleue, j'aperçois un petit papier qui semble avoir été glissé sous ma porte. Qu'est ce que cela ? Une lettre, tiens ! Je l'ouvre.

"Cher cousin, dit le petit billet, pourquoi ne dites vous pas tout cela à maman ?"

Logogriphe ! "Tout cela" ? Quoi ? Je n'ai rien dit, Que dois je répéter à maman ? "Cher cousin", donc, c'est ma cousine qui m'écrit.....

J'attends l'heure du déjeuner. Je guette Gabrielle sur l'escalier, je vais lui adresser la parole ; mais, rougissante et baissant la tête, elle me glisse un papier dans la main en murmurant :

—Reprenez votre lettre et parlez à maman.

Ma lettre ! Je cours dans le jardin. Eclairs et tonnerre ! Oui, la lettre est de moi, c'est mon écriture, et voilà le style, le mien :

"Vous êtes adorable, donc je vous adore ! Voulez vous m'entendre ? Voulez vous me permettre de vous consacrer ma vie ? Un mot, et je tombe à vos pieds.

GEORGES.

C'était le numéro 1 des lettres à l'ex dame de mes pensées. Et savez vous ce que cela signifiait ? La dite lettre s'était glissée dans une fente du vieux chiffonnier ; or, Gabrielle l'avait trouvée et croyant que je la lui avais adressée. D'où la réponse : "Parlez à maman."

Et voulez vous maintenant apprendre le dénouement de l'aventure ?

J'ai parlé à maman, j'ai épousé Gabrielle, je l'adore et je suis le plus heureux des maris.

Dans deux mois, le baptême. Merci, vieux chiffonnier !

JULES LERMINA

LA CATASTROPHE DE ST-PIERRE DE MONTMAGNY

NOUVEAUX DÉTAILS PRIS SUR LES LIEUX

De D'ELECTEUR :—M. Choquette M. P., qui est arrivé de Montmagny pour assister au jugement dans la cause de l'infortunité Morin, son client, a donné à un de nos reporters les détails suivants au sujet de l'éboulement qui s'est produit mardi à St Pierre de la Rivière du sud.

Dans le cours de la journée d'hier M Choquette a eu occasion d'aller visiter ce triste endroit. En compagnie de l'hon. juge Pelletier et de quelques autres citoyens il a pris sur les lieux des renseignements très intéressants.

L'accident est arrivé à environ 3 milles de Montmagny. La maison et les dépendances de M. Mathias Gagnon, l'infortuné victime, était bâtie sur les bords de la rivière du sud à près de six arpents du chemin public qui conduit de Montmagny à St. Pierre.

Gagnon ayant acheté cette propriété que depuis deux ans de M. Pierre Lisbois, de Montmagny. C'est un brave homme qui vivait à l'aise avec sa famille composée de huit enfants dont le plus jeune n'a que deux mois. Son seul voisin était M. Jos. Blais, cultivateur et conseiller de la paroisse de St. Pierre.

De suite après l'accident, ce monsieur Blais, aidé d'un grand nombre de ses concitoyens s'est mis à démolir sa maison pour la rebâtir au chemin public.

M. Choquette dit qu'il est allé voir ce pauvre Gagnon qui est entre la mort et la vie chez M. Auguste Talbot et sous les soins de M le Dr Bioulin ; mais il n'a pu lui parler sur la défense du medecin. Le blessé est très souffrant ; il ignore la mort de sa femme qui n'a pu être retirée de dessous les décombres que quelques heures après l'accident, la tête et les membres horriblement broyés. Elle donna cependant encore signe de vie mais pour quelques secondes seulement. Tous les huit enfants sont sains et saufs, ce qui est presque miraculeux ; les pauvres petits êtres ont été recueillis par les voisins, et il fait pitié de les entendre appeler leurs parents.

M. Jos. Blais raconte que lui et sa famille furent éveillés sur les deux heures du matin par ce qu'ils crurent être un tremblement de terre. En regardant à la fenêtre il s'aperçut que la maison de Grgnon, qui n'était environ qu'à quarante pieds de la sienne, était disparue. En même temps il entendit appeler à sa porte, et en ouvrant il entendit le frère de M. Gagnon lui crier que la maison s'en allait à la rivière. Sortant à la course, il vit qu'en effet tout descendait à la rivière avec un morceau de terre de près de trois arpents en superficie, et il entendit les cris et les supplications de la famille Gagnon, des enfants. C'est à rendre fou, dit-il

Il passa des habits au frère de M. Gagnon qui était sorti de la maison sans savoir comment, et il l'envoya quérir du monde. Quant à lui il se rendit au bord de la côte pour aider les pauvres malheureux ensevelis. Du secours arrivant promptement, ils purent arracher des débris la plupart des enfants, sains et saufs. Mais le pere avec le plus jeune dans ses bras put se sauver lui-même, et trois petits enfants presque nus eurent le conrage de s'arracher seuls des débris, de monter la côte et d'aller frapper à la porte de M. Blais.

La rivière est complètement éclusée sur une longueur de trois arpents et l'eau a déjà monté de plusieurs pieds en amont tandis qu'en aval il est facile de traverser à pieds secs.

C'est un des plus tristes accidents qui se soient produits nepuis longtemps dans notre district, ajoute M. Choquette.

Ce pauvre Gagnon qui est mourant a eu non seulement le malheur de perdre sa femme mais aussi sa maison, ses dépendances, son ménage et un grande étendue de terre.

Il mérite la pitié publique et sera certainement secouru. Des souscriptions sont déja ouvertes en sa faveur.

Quand à l'accident, aux phénomènes géologiques, on se rappellera que ce n'est pas le premier exemple que nous en avons eu dans cette partie de la province.

Il y a quelques années, un lopin de terre s'est ainsi déplacé sur le bord d'une rivière, après avoir été sourdement travaillé par les eaux souterraines.

Ce fut un émoi terrible dans la localité lorsqu'un témoin oculaire, s'en vint raconter à la foule ébahie, un dimanche, après vêpres, qu'il venait de voir marcher les arbres. Longtemps les curieux et les savants mêmes ont visité cet endroit intéressant.

Il s'agissait encore tout simplement d'un morceau de terrain qui avait glissé dans la rivière qu'il avait endiguée, mais cette fois aucune bâtisse n'avait été de notre, aucune vie perdue, et le tort matériel causé à la propriété était presque compensé par l'attrait du phénomène.

LES DOMPTEURS DE PUCES

Notre confrère Tutti à propos de l'invasion de puces récemment signalée en Pennsylvanie, s'occupe de l'éducation qu'on fait subir à ces aphanipères avant de les présenter dans les foires :

Le sujet ingénu est d'abord enfermé dans une petite boîte qui tourne sur elle même au moindre mouvement. C'est pour apprendre aux locataires de cet étroit réduit à ne pas aller par bonds, ni par sauts, recommandation difficile à faire entrer dans la tête d'une puce.

Le premier mouvement de l'insecte, en se voyant enfermé, est de protester à sa façon, en faisant un saut prodigieux ; la boîte se met à tourner et l'infiniment petit animal est entraîné avec une rapidité vertigineuse.

La stupéfaction pétrifie la puce pour un moment ; elle reste ébahie, puis, lorsque les sens lui sont revenus, elle se hasarde à faire un autre saut : nouveau mouvement rotatoire de la boîte, nouvelle gymnastique effrénée.

Au bout de trois jours de ce genre de vie, le pauvre animal a modéré sensiblement la chaleur de ses élans ; il commence à marcher avec précaution et à tâter le terrain, la fatigue jointe aux tiraillements de la faim,—car elle est soumise à la diète la plus rigoureuse,—a si bien adouci les mœurs de la puce, qu'elle se laisse déjà manier.

Le professeur passe alors à ce qu'il appelle le "harnachement" de l'insecte. Le harnais consiste en un cheveu très fin passé autour du corps, non loin de la tête, et noué sur le dos. Une fois harnachée, la puce est attachée à une chaîne très mince ; se voyant en plein air, elle se met à exécuter des bonds prodigieux et à se démener comme un possédé, jusqu'à ce qu'elle soit brisée de fatigue et qu'elle se déclare vaincue.

Le professeur lui présente un morceau de bœuf cru sur lequel elle se jette avidement. Dès ce moment, il lui fait faire des exercices préparatoires et l'attelle à des voitures de plus en plus grandes, jusqu'à ce qu'elle soit complètement domptée.

Un professeur digne de ce nom nourrit toutes ces puces de son propre sang. Le soir avant de les mettre au lit, il les dételle et les dépose neuf par neuf sur le dos de sa main. Il leur faut vingt minutes à chacune pour finir leur repas. Elles enfoncent leurs trompes dans la chair et sucent le sang avec avidité en levant la queue en l'air.

Lorsque leur abdomen est bien repiet, le professeur retire les puces une par une et les dépose dans une boîte divisée en petits compartiments garnis de flanelle. Les puces occupent les compartiments de la manière suivante : chaque insecte repose entre deux morceaux de flanelle amoncelés les uns sur les autres. Il n'y a jamais qu'une seule puce entre chaque couverture. Le lendemain, vers onze heures, les dormeurs sont éveillés et remis sous le harnais.

LE REVOLVER

Le télégraphe nous annonce ce matin qu'un meurtre horrible a été commis la nuit dernière à Mustcota dans l'Etat du Kansas (E.U.)

L'auteur du meurtre est madame Plummer, femme d'un médecin distingué de l'endroit. M. J. F. Martin médecin et pharmacien, est le nom de la victime. Assassin et victime demeurent dans le même village.

Le Dr Plummer est un ivrogne et c'est à la pharmacie du Dr Martin qu'il se procurait ses boissons.

Mme Plummer qui est une apôtre zélée de la tempérance, avait souvent pleuré sur la malheureuse passion de son mari et les exemples funestes qu'elle donnait à ses jeunes enfants.

Plusieurs fois elle fit des reproches amers à M. Martin à cet égard.

Mais ni ses larmes, ni ses prières ni ses reproches n'eurent d'effet sur le mari ivrogne, ni sur le marchand de whiskey. Hier soir, pendant la nuit, à l'arrivée de son mari dans un état d'ivresse absolue, elle prend la décision de mettre fin à toutes ces angoisses. Elle s'habille, s'arme d'un revolver à six coups et se rend chez le Dr Martin.

En arrivant sur le seuil du magasin sans dire un seul mot, elle tira trois coups de revolver. Martin fut frappé et s'affaissa baigné dans son sang. La dépêche ajoute, que les médecins désespèrent de le sauver.

Quant à Mme Plummer elle s'est livrée elle même à la police.

VENTE
D'HORLOGES
—A—
Bon Marche
—POUR—
CETTE SEMAINE
—CHEZ—
A. & A. F. McMILLAN,
98
RUE RIDEAU.

Remede de Pinus
POUR les HEMORROIDES
Marque de Commerce
Onguent PINUS
Pour les hémorroïdes internes ou externes. La guérison ne manque jamais de se produire après quelques applications.
SUPPOSITOIRES PINUS—Pour hémorroïdes avec écoulement interne de sang. Remède et préventif sûrs.
Un des principaux ingrédients de ce remède est la gomme pure du Pin blanc du nord.
Mis en boîtes séparées.
En vente chez les Pharmaciens
—:o:—
—PREPARE PAR—
Pinus Medical Co.,
Ottawa, Ontario.

MARVELOUS DISCOVERY MEMORY
Mind wandering cured. Books learned in one reading. Testimonials from all parts of the globe. Prospectus post free, sent on application to Prof. A. Loisette, 237 Fifth Ave. New York.

Je, soussigné, ai le plaisir d'annoncer au public de cette ville que l'organisation de mon établissement de Pompes Funèbres est achevée et que je suis maintenant prêt a exécuter tous les ordres qu'on voudra bien me confier. Mon établissement est des mieux équipés et on y trouvera tout ce qu'il faut pour les services funéraires ne toutes classes J'ai entr'autres corbillards une voiture de grande beauté et faite à mon ordre dans une des plus grandes manufactures du pays. L'assortiment des cercueils est des plus variés, et il y en a pour toutes les bourses. Le public est prié de venir à mon établissement où il trouvera un service irréprochable, des prix accomodants et des conditions généreuses.
L. GRATTON,
Vis-à-vis la Basilique.

PIANOS
A. & S. Nordheimer ont actuellement un très grand assortiment de
BONS PIANOS DE SECONDE MAIN
d'excellente Manufacture.
Prix et conditions plus avantageux qui aient jamais été offerts à Ottawa.
A & S Nordheimer
67 RUE SPARKS
Seuls Agents pour les Pianos Chickering, Steinway, Haines et Nordheimer et pour les Orgues Harmoniums de Estey et Kimball.

Henry Watters
PHARMACIEN
Coin des rues Rideau e Cumberland,
ET AUSSI
Coin des rues Sparks et Bank,

On donne un present
AVEC CHAQUE
Voiture d'Enfants
ACHETEE CETTE SEMAINE
L'assortiment est considerable
—A LA—
NATIONAL M'F'G. CO.
160 RUE SPARKS
Persiennes,
Toiles et Poles
a Rideaux
Les meilleurs marchés dans la ville
National Mfg. Co.
160 RUE SPARKS 160
OTTAWA

A. RIBOUT
TAILLEUR COUPEUR
TAILLAGE GARANTI
Manteaux de Dames une Specialite
204 Rue Dalhousie 204

MESDAMES !
Songez bien que c'est maintenant le temps de faire le ménage de votre maison et que c'est aussi le temps de laisser vos ordres pour
Blanchissage, Teintage, Pose de Tapisseries et Peintures de toutes Descriptions.
Tapisseries Anglaises, Américaines et Canadiennes.
Venez et comparez les prix. Estimés fournis.
J. F. BELANGER
159 Rue Bank.

Attendez
LA POUDRE DE TOILETTE
ALBANI

JOSEPH BRUCE
Autrefois du Medical Hall,
ancienne apothicairerie de l'Hopital Général de Montréal
Chimiste et Droguiste
205 RUE RIDEAU, OTTAWA
En face du Couvent de la rue Rideau,
(Téléphone de Bell No. 179)

FERRONNERIES
L'une des plus anciennes maisons commerciales de la vallée de l'Ottawa et des mieux qualifiées sous le rapport des bas prix de la localité des articles offerts en vente
McDougall & Cuzner
Enseigne de la grosse Tarrière
—MAGASINS :—
RUE SUSSEX ET DUKE, CHAUDIER
23-11-87-88

Pour la Valeur de votre Argent
C'EST L'EXCEPTION, NON LA REGLE.

La vieille méthode routinière est de faire autant de profits que le client peut en laisser faire. Ça peut-il être payant ?

L'inexpérience n'aime pas notre opinion.

BRYSON, GRAHAM et Cie. se font un devoir de toujours offrir des bénéfices au client. Ils vont à aussi bas marché qui si le profit n'existait pas. Les prix ridicules et les vieilles méthodes sont des drogues et personne n'en veut. Le mal c'est que neuf fois sur dix on parle de "valeur pour votre argent." Voici des chiffres éloquents :

Beaux Cashmeres récemment reçus de France, toutes nuances et couleurs, garantis tout laine, 54 pouces de largeur, vendus ailleurs 65cts. et marqué ici 45cts.

Un département de Costume en Drap Bleu Marin de largeur régulière. Cette étoffe fera une toilette jolie, chaude, confortable, prix ordinaire 25cts., le nôtre 18cts.

Un lot spécial de Couvertes Blanches, garanti tout laine et maintenant offertes pour la première fois au bas prix de $2.25 par paire.

Nouveaux draps Meltons, 54 pouces de large, propres aux dames ou aux hommes, en nuances de haut goût, prix spécial $1.25

Le meilleur et plus économique stock de Sealette dans la ville. Le prix sont beaucoup moins élevés que l'an dernier. Venez les voir.

Courtepointes qui n'ont pas besoin d'être vantées à 75c., 95c., $1.25 et $1.50

Nouvel arrivage de Flanelles Eiderdown de toutes nuances

N'oubliez pas le nouveau Département d'Epiceries. 35 rue O'Connor, de Bryson, Graham et Cie. Ce qu'il y a de mieux à des prix étonnamment bas.

BRYSON, GRAHAM & CIE.

MEILLEUR ORIGINAL DISPONIBLE